

Une bouche, trois fois

Patricia MacGeachy

Numéro 64, 1992

Godot, Beckett, Brassard et les autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

MacGeachy, P. (1992). Une bouche, trois fois. *Jeu*, (64), 88–89.

Une bouche, trois fois

Patricia
MacGeachy

J'ai joué *Pas moi* de Beckett dans trois productions différentes. Les première et troisième fois à la scène, la deuxième au cinéma. Les deux productions théâtrales étaient pour Imago, une compagnie de théâtre montréalaise dirigée par Andrès Hausmann.

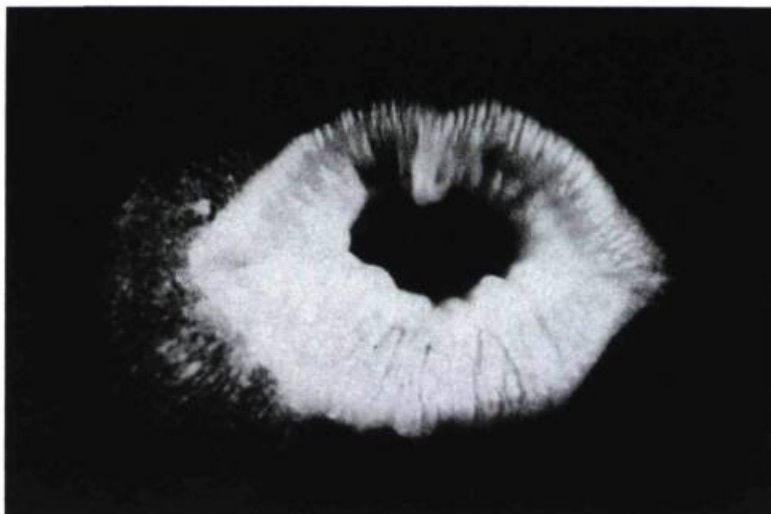
Ma première expérience, bien plus que les deux autres, m'a permis de jouer le rôle de la Bouche de la façon la plus proche des volontés de Beckett.

Seule ma bouche était éclairée, balafmée de rouge à lèvres et ressortant sur mon visage noirci. Tout en noir, j'étais assise dans une boîte, la tête ligotée et le corps immobilisé par une barre de bois fixée à mes cuisses. Cette barre, à laquelle je me tenais avec des mains gantées noires, me servait d'appui pour combattre toute distraction venant du public, toute perte de mémoire, ou pour libérer ma créativité en cas de besoin.

C'était toute une tâche que d'attaquer ce texte pour la première fois. Il me fallait jouer la pièce sans émotion ni sentiment, ce qui était difficile étant donné mon attachement pour ce personnage. L'interprétation devait être une charge verbale qui vient frapper le spectateur. C'étaient (ce sont) les volontés de Beckett. La pièce, qui compte 271 lignes, devrait être jouée en moins de seize minutes, et je ne crois pas avoir outrepassé cette durée! Très répétitif, le texte est difficile à apprendre. Ces répétitions révèlent les fragments de la vie de cette femme. À la deuxième ou à la troisième «attaque», j'ai pu mieux définir la trame et la structure de ce texte, qui est dès lors devenu facile à apprendre. Je me suis attachée au personnage. Pourquoi? Cette langue a un beau rythme naturel. Je suis attachée à cette femme qui fait partie de moi (de toutes les femmes?). Ou est-ce la peur de devenir vieille? J'ai souvent pleuré pour elle (je pleure encore).

C'est une vieille femme seule qui n'a eu que peu ou pas de contacts avec le monde. Elle n'a jamais été touchée, étreinte. Pas d'amour. Bannie de la société. Elle se parle

Photo : Louise Bourque.



à elle-même, rarement consciente de le faire. Elle est aussi inconsciente de son propre corps. Isolée. Beckett affirmait qu'en Irlande, il avait beaucoup entendu de telles femmes. On en voit et on en entend ici.

Comme pour tous les rôles que j'ai joués, je me suis imprégnée de celui de la Bouche; chaque fois que j'avais du temps libre, je le répétais. En revenant du travail à pied, j'ai dû passer pour une folle, car alors je répétais mon rôle. C'est devenu mes prières, le soir. Je répétais le texte avant de m'endormir. Mais je travaille toujours ainsi.

Pour ma deuxième expérience dans le film *Just Words*, il n'y a eu qu'un jour de tournage. J'ai fait un long travail de polissage. Encore une fois, ma bouche était le point central de l'action, mais la réalisatrice du film, Louise Bourque, a pris des libertés avec le texte. J'ai aussi lu *Pas moi* lentement, cette fois, ce qui m'a beaucoup plu. Nous n'avons joué que quelques passages de cette façon. C'était comme si je pouvais savourer des chocolats un à la fois au lieu de les gober.

Enfin, j'ai aussi joué *Pas moi* emmaillotée dans un panier suspendu, vêtue d'un costume victorien noir. Comme le metteur en scène André Hausmann montait cette pièce pour la deuxième fois, il recherchait plus d'émotion. J'ai ressenti des choses différentes.

Beckett a écrit cette pièce en douze jours! Il recherchait «une version vocale de sa vision artistique». C'est une expérience émouvante que de simplement lire le texte et de penser à cette femme.

Traduit de l'anglais par **Philip Wickham**

Patricia MacGeachy
dans *Not I* (*Conversation
entre Beckett et Pinter*).
Production du Théâtre
Imago, 1991. Photo :
George Smid.

